UNIVERSITE D'ABOMEY-CALAVI (UAC)

****

FACULTE DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES (FASHS)

****

DEPARTEMENT DE PHILOSOPHIE (DPH)

****

MEMOIRE DE LICENCE PROFESSIONNELLE

La notion de l'engagement de l'écrivain dans *Qu'est-ce que la littérature* ? de Jean-Paul Sartre

Présenté par:
DETONGNON Gninando Sylvestre

Sous la direction du :
Dr Kléber BONON
ENSEIGNANT-CHERCHEUR
DPH/FASHS/UAC

Année académique : 2021-2022

A mes chers géniteurs Léocadie Afia GANGBE et Dorothée DETONGNON. Je vous reste redevable !

Remerciements

- Avec un grand respect et beaucoup d'enthousiasme, j'exprime mes sincères gratitudes à mon cher Directeur de Recherche, le Docteur Kléber BONON. Malgré vos multiples occupations, vous m'avez accordé une attention particulière tout au long du processus en apportant vos ingénieuses touches à la rédaction de ce document. Que Dieu Tout-Puissant vous bénisse ;

- J'exprime mes vives reconnaissances à l'endroit de tous les enseignants qui ont contribué à notre formation au Département de Philosophie à l'Université d'Abomey-Calavi ;

- J'exprime également mes interminables gratitudes à l'endroit de mon aîné et tuteur DETONGNON Mètondjangninou Nicodème sans qui je n'aurais pas pu atteindre ce niveau d'étude. Que la cause causante non causée nous unisse pour toujours ;

- Je remercie tout particulièrement mes cousins Faustin ADISSO, Salomon SOSSOU, Daladier SENONKIN, Marc FADANOUGBO et son épouse KIANSI Martinienne pour leurs différents soutiens et conseils ;

- Je ne saurais oublier de remercier mes chers amis Bélomie SIMAGNIKPIN, Audrey TOSSOU et Landry GOUVIDE pour leurs multiples encouragements ;

- Ma feue sœur aînée Séraphine DETONGNON, je te porte toujours dans mon cœur. Pour moi, tu es une guide.

Sommaire

INTRODUCTION 5

CHAPITRE I 8

LES FONDEMENTS DE L'ENGAGEMENT DE L'ECRIVAIN SELON JEAN-PAUL SARTRE 8

CHAPITRE II 26

DIFFICULTES ET APPROCHE DE SOLUTIONS 26

CONCLUSION 44

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES 47

Table des matières 49

Résumé

De l'étude, il ressort que la notion de l'engagement de l'écrivain est une contrainte incitant l'écrivain à participer aux conflits qui agitent les sociétés de son temps à travers l'écriture.Jean-Paul Sartre précise que sa mission est d'éveiller la conscience du peuple, d'être son plénipotentiaire et de jouer la médiation en cas de désaccord .Cette charge lui demande de la magnanimité. Ainsi , il se sentirait chaque fois responsable dès que le monde serait en situation .De ce fait, se rendre à ces cheveux serait un impératif .En action ,se doit-il de rester incrédule pour éviter des pièges du démagogue. Cette mission originelle de Jean-Paul Sartre est de plus en plus désacralisée aujourd'hui .La majorité des écrivains ne visent que la satisfaction de leur besoin pécuniaire .A cela s'ajoutent ,la dictature du mécénat , le désamour pour la lecture, les barrières linguistiques de même que l'accès pénible à certains textes .Pour couper court ,l'écrivain doit embrasser un second métier pour s'autofinancer en écriture ,il doit continuer la lutte en gardant espoir.

Mots clés : engagement ; écrivain ; mission

Abstract :

From the study, it emerges that the notion of the writer's commitment is a constraint encouraging the writer to participate in the conflicts that agitate the societies of his time through writing. Jean-Paul Sartre specifies that his mission

is to awaken the conscience of the people, to be their plenipotentiary and to mediate in the event of disagreement. This charge requires magnanimity from them.

Thus, he would feel responsible each time as soon as the world would be in situation. Therefore, surrendering to this hair would be an imperative. In action, he must remain incredulous to avoid the traps of the demagogue.

This original mission of Jean-Paul Sartre is increasingly desacralized today. The majority of writers only aim to satisfy their pecuniary needs.

language barriers as well as difficult access to certain texts. To cut it short, the writer must embrace a second job to finance himself in writing, he must continue the fight while keeping hope.

Keywords: emerges; writer's; mission

INTRODUCTION

Depuis l'Antiquité la notion de l'engagement de l'écrivain dans ses œuvres suscite d'interminables controverses au sein de la communauté et notamment en milieu scientifique. Ces controverses multiples et multiformes se justifient compte tenu de l'importance des sujets politiques, économiques et sociaux que traitent différemment les auteurs dans leurs productions. En dépit de la détermination de certains écrivains à changer le cours des choses pour le bonheur du peuple ou du moins de la masse arbitrairement foulée aux pieds par les dirigeants à divers niveau, la majorité de leurs pairs professent malheureusement et exagérément une écriture sans fougue fondée sur l'inhumanité, l'insensibilité et pire la désacralisation de la mission que l'écrivain devrait accomplir pour qu'il y ait véritablement l'amélioration des conditions de vie dans la société. Faut-il le mentionner, cette fuite de responsabilité bien que datant des siècles a pris une allure inimaginable au temps contemporain. Pourquoi alors cette situation va de mal en pire ?

L'époque contemporaine, en effet, est dominée par la corruption, la banalisation de la déontologie et la politisation. Toute chose qui a fini par engendrer le bâillonnement des éveilleurs de conscience au sens rigoureux du terme. Du coup, les populations manquent de voix crédibles capables de porter leurs doléances aux décideurs. Cette situation fait accroître les souffrances des citoyens au quotidien. Cela constitue une raison suffisante pour que nous nous inquiétions de l'avenir de l'humanité et particulièrement de l'image de l'écrivain dans la cité. Quels sont alors les fondements de l'engagement chez l'écrivain ? L'écrivain, bien qu'étant engagé n'est-il pas parfois confronté à des difficultés dans la concrétisation de ses rêves ? N'y a-t-il pas de solutions à préconiser ?

Voilà autant de questions qui nous viennent à l'esprit. A l'analyse, notre bien-être est sans doute menacé. C'est d'ailleurs pour pallier ce constat que le philosophe Jean-Paul Sartre appelle à une prise de conscience rapide et surtout au rétablissement de l'écrivain dans le rôle qui est le sien.

En somme, c'est pour répondre à cette série de questions que dans le cadre de notre mémoire nous retenons comme sujet : **La notion de l'engagement de l'écrivain dans « *Qu'est-ce que la littérature ?* » de Jean-Paul Sartre**.

Il sera abordé suivant un plan qui sera structuré en deux chapitres. Dans le premier, nous allons montrer comment à travers l'engagement l'écrivain peut révolutionner le monde et dans le second nous essayerons d'exposer les difficultés qui empêchent parfois l'écrivain engagé de venir à bout de ses objectifs et proposer une approche de solutions à cet effet.

CHAPITRE I

LES FONDEMENTS DE L'ENGAGEMENT DE L'ECRIVAIN SELON JEAN-PAUL SARTRE

1.1- La perception de l'engagement de l'écrivain dans la philosophie de Jean-Paul Sartre

La question de l'engagement est l'un des thèmes qui alimentent de polémique dans le rang des intellectuels depuis des siècles.

Le philosophe Jean-Paul Sartre, s'est montré franc et surtout courageux. Alors, il est essentiel de comprendre "l'engagement" au sens sartrien comme un état de fait lié à la condition humaine comme telle. Nous sommes condamnés à l'engagement de la même façon que nous sommes condamnés à être libres. En réalité, l'engagement n'est pas l'effet d'une décision volontaire, d'un choix qui lui préexisterait : Je ne décide pas d'être ou non engagé car je suis toujours engagé, comme je suis jeté dans le monde. Ce que Jean-Paul Sartre tente de souligner dans *Qu'est-ce-que la littérature* ? Lorsqu'il déclare : « La littérature vous jette dans la bataille ; écrire c'est une façon de vouloir la liberté.»[1]. En terme clair, l'auteur confirme que l'engagement est une sorte de détermination que l'on manifeste contre l'injustice jusqu'au changement.

Ainsi, l'engagement sartrien et le délaissement sont un seul et même état de fait. Cette précision est fondamentale puisque c'est sur cette conception de l'engagement que l'existentialisme affirme ses positions. L'engagement n'est pas l'enroulement ni même l'adhésion à tel ou tel parti politique. Il n'est même pas déterminé car il refuse justement la réduction de la situation humaine à un simple déterminisme des causes et des choses. L'engagement s'oppose en ce sens ou matérialisme selon lequel l'Homme n'est que le reflet d'une situation de base économique et sociale. Mais il est parallèle également à l'idéalisme qui postule la contingence de toute situation par rapport à l'éternité d'une " nature humaine ". Comme le disait Blaise Pascal, « Nous sommes embarqués ».

[1] Sartre, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature* ?, Paris, Gallimard, 1948, p.82.

C'est dans ce sillage que Jean-Paul Sartre proclame le devoir de l'engagement en martelant : « Nous sommes condamnés à être libres, sans cesse appeler à choisir entre différentes possibilités.» Dans ces conditions, personne ne peut prétendre à la neutralité. L'Homme est un être au monde qui détient une liberté dans toutes les situations qui se présentent à lui. Autrement dit, quiconque ne saurait se garder de la subjectivité. C'est en cela Jean-Paul Sartre, extériorise : « se taire ce n'est pas être muet, c'est refuser de parler, donc parler encore.»[1] Par conséquent, refuser de choisir implique de soi un choix parce que c'est choisir de ne pas choisir. Ainsi, quoi que nous fassions, nous sommes toujours dans le cours « embarqués ».

De ce fait, pour Jean-Paul Sartre, l'engagement est une contrainte à laquelle nul ne peut se soustraire. En tout cas, pour toutes personnes refusant le dolorisme, c'est-à-dire la complaisance à la souffrance de ses semblables. De surcroît, la libération atteste clairement l'élan sartrien dans l'engagement aussi bien politique que philosophique. La fameuse conférence donnée par l'écrivain Jean-Paul Sartre et ayant pour thème : *L'existentialisme est un humanisme*[2] devient pour le grand public un bréviaire de la philosophie sartrienne et on y trouve la réhabilitation de cet humanisme tourné en dérision dans *La Nausée*[3]**.** Investi d'une célébrité soudaine, Jean-Paul Sartre devient non seulement le maître à penser mais aussi le fournisseur de mythe de toute une génération.

Au sortir de l'épreuve sans précédent de la guerre que vient subir la conscience européenne, c'est bien la politique qui préoccupait surtout Jean-Paul Sartre mais sans renoncer toutefois à la réflexion philosophique. Pour concilier les deux pôles, mais aussi pour manifester son engagement, il fonde, à l'automne, en 1945, une compagnie de Merleau-Ponty la revue *Les temps modernes* dont l'orientation se situe résolument à la tâche et en cette position à la gauche. Dès

[1] Sartre, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 1948, p. 32.
[2] Sartre, Jean-Paul, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Gallimard, 1996, p. 108.
[3] Sartre, Jean-Paul, *La nausée*, Paris, Gallimard, 1938, 249p.

lors, l'apparition du tout premier numéro, Jean-Paul Sartre répondait au sujet du la conception bourgeoise de la littérature qui faisait l'éloge de l'irresponsabilité de l'écrivain ; à ce niveau, la vigueur avec laquelle il a porté de déroute dans cette affirmation est la preuve tangible de son engagement sans condition aux côtés de la basse classe sociale.

1-2-La mission de l'écrivain engagé

Pour qu'il y ait l'harmonie et la répartition judicieuse des ressources dans chaque pays, chacun est appelé à accomplir sa mission citoyenne.

Parmi les acteurs militant pour la cause de la basse classe sociale et principalement pour les couches défavorisées, se trouvent au premier rang l'écrivain qui reste et demeure indubitablement le meilleur plénipotentiaire des sans voix de la communauté. Par le truchement de sa plume constante et incorruptible, l'Homme participe énergiquement à la rédaction, à la conservation, à la divulgation des faits endogènes mais surtout au changement positif du monde et particulièrement de la communauté à laquelle il appartient.

En effet, au sens rigoureux du terme, l'écrivain est un éveilleur de la conscience collective, son rôle primordial est d'écrire pour ses contemporains sans équivoque aux fins de les interpeller sur les réels problèmes qui retardent la prospérité de la société. C'est exactement ce que déclare Jean-Paul Sartre dans *Qu'est-ce que la littérature ?*, en ces termes :

> « L'écrivain d'aujourd'hui, disent-ils, ne doit en aucun cas s'occuper des affaires temporelles, il ne doit pas non plus aligner des mots sans signification ni rechercher uniquement la beauté des phrases et des images : sa fonction est de délivrer des messages à ses lecteurs.»[1].

Cet extrait montre clairement que tout écrivain existe et doit se mettre au service de son peuple, cela dit, qu'il lui doit partout et en tout attachement et impartialité dans ces rédactions (romans, articles, poésies, nouvelles, pamphlets,

[1] Sartre, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 1948, p.35.

contes, essaies…) et pour y parvenir, il a le devoir de suivre et d'analyser les sujets brûlants de son environnement car c'est la seule manière qui lui permettra d'y déceler les difficultés ou les injustices que subissent impuissamment chaque catégorie de la population puisqu'on n'est nullement écrivain engagé pour avoir préféré faire connaître exclusivement certaines réalités mais de se prononcer sur tout ce qui porte un intérêt aux yeux du monde entier et surtout selon les organismes défendant les droits des humains quelle que soit leur origine. L'écrivain par le truchement de sa plume révèle les réalités socio-politico-économiques à son lectorat, à son public et les incite à faire preuve de solidarité en se joignant à lui pour mettre la pression sur les décideurs qui tracent le plan gouvernemental à suivre.

Pour l'auteur,

> « Ainsi le prosateur est un homme qui a choisi un certain mode d'action secondaire qu'on pourrait nommer action par dévoilement. Il est donc légitime de lui poser cette question seconde : quel aspect du monde veux-tu dévoiler, quel changement veux-tu apporter au monde par ce dévoilement ? L'écrivain engagé sait que la parole est action : il sait que dévoiler c'est changer et qu'on ne peut dévoiler qu'en projetant de changer.»[1]

A travers cette citation, l'auteur Jean-Paul Sartre mise sur le déterminisme en établissant une corrélation entre la parole et l'action (entre la théorie et la pratique). C'est à cela il fait allusion en d'autres termes quand il affirme dans le même ouvrage :

> « Puisque la création ne peut trouver son achèvement que dans la lecture, puisque l'article doit confier à un autre le soin d'accomplir ce qu'il a commencé, puisque c'est à travers la conscience du lecteur seulement qu'il peut se saisir comme essentiel à son œuvre, tout ouvrage littéraire est un appel. Ecrire, c'est faire appel au lecteur pour qu'il fasse passer à l'existence objective, le dévoilement que j'ai entrepris par le moyen du langage.»[2]

[1] Idem, p.29.
[2] Idem

Cette citation montre à coup sûr le pouvoir que revêt la parole de l'écrivain engagé dans la communauté dès qu'il émet un avis sur un thème sociétal. Aujourd'hui, dans le monde entier, faut-il le mentionner, la préoccupation qui occupe continûment les lèvres des écrivains est la question de la liberté que la plupart des dirigeants décident, en violation des droits de l'homme, d'entraver pour faire passer par forcing leurs ambitions dictatoriales au sommet de l'Etat tout en intimidant toute voix discordante de dénoncer. C'est alors persuadé de ce fait et du rôle qui revient à l'écrivain en de pareil contexte que Jean-Paul Sartre écrit : « La littérature vous jette dans la bataille, écrire est une certaine façon de vouloir la liberté ; si vous avez commencé, de gré ou de force vous êtes engagé.»[1]

De ce point de vue, on peut caractériser l'écrivain engagé comme cet écrivain qui prend conscience de son appartenance à la société, décidant ainsi de renoncer à une simple position de spectateur pour faire valoir son arme et surtout son ingéniosité au service de l'humanité. A partir de cet instant, il se met dans le rôle d'un grand acteur du changement en mettant l'humain au centre de toutes ses réflexions et actions comme l'a souligné Jean-Paul Sartre en ces termes : « L'écrivain est un parleur, il désigne, démontre, ordonne, refuse, interpelle, supplie, insulte, persuade, insinue.»[2]

Cela prouve aisément qu'au nom de l'engagement, l'écrivain peut aller jusqu'à l'extrême simplement pour remporter la bataille au profit des faibles de la société.

- **Circonstances religieuses**

La violence des guerres de religion pendant la Renaissance au XVI^{e} siècle a poussé certains écrivains à prendre position pour ou contre les multiples parties en présence. C'est le cas de Raimond du côté des catholiques et d'Aubigné du

[1] Sartre, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Gallimard, Paris, 1948, p.82
[2] Idem, p.26.

côté des protestants, qui s'élève contre les incroyables massacres et contre les déchirements (les Tragiques).

Cette posture adoptée par ces écrivains reste manifeste aujourd'hui chez plusieurs autres. A titre d'exemple, nous pouvons citer Michel Houellebecq[1] et Boualem Sansal[2] qui participent farouchement au débat sur les violences islamistes dans le monde actuel en proposant des récits d'anticipations où des sociétés sont soumises à des dictatures cruelles.

- **Circonstances politiques**

La révolution, les guerres, les régimes politiques oppressifs déclenchent également nombre de protestations et surtout des appels à la résistance.

Les philosophes des Lumières, par exemple, se sont bien illustrés au XVIIIe siècle en dénonçant les excès du pouvoir monarchique. C'est le cas de Victor Hugo qui, dans son recueil de poèmes satiriques intitulé *Les châtiments*[3], a attaqué avec vigueur Napoléon III en faisant une présentation très négative du régime impérial dont il s'est permis de dénoncer les violences contre le peuple français.

Par ailleurs, la seconde guerre mondiale a vu l'installation de l'ordre nazi en Europe et a provoqué la résistance de certains écrivains tels que Desnos ou Eluard.

- **Circonstances sociales et idéologiques**

Au XIXe siècle, Victor Hugo a dénoncé plusieurs faits sociaux manquants de son époque.

C'est le cas typique du travail dur et pénible des enfants à travers le poème *Melancholia* dans le recueil *Les Contemplations* (1856), des

[1] Houellebecq, Michel, *Soumission*, (roman de science-fiction), Paris, Flammarion, 2015, p300.
[2] Sansal, Boualem, *2084 : la fin du monde* (roman d'anticipation), Paris, Gallimard, 2015, p288.
[3] Hugo, Victor, *Les châtiments*, Paris, Poche, 1973, p479.

discriminations sociales et inégalités judiciaires dans le roman *Les Misérables* (1862), notamment en ce qui concerne la figure du personnage de Jean Valjean, un ancien forçat qui a passé dix-neuf ans au bagne pour avoir simplement volé du pain.

Accentuant cela, on peut évoquer à titre illustratif, le combat de Emile Zola contre l'antisémitisme, surtout en faveur du capitaine Dreyfus à travers la publication de l'article *J'accuse* (in L'Aurore n°87 du 13 janvier 1898).

Par ailleurs, le combat idéologique et intellectuel mené par les écrivains de la négritude tels qu'Aimé Césaire, Léon Gontran Damas ou David Diop pour la reconnaissance de la culture négro-africaine et de l'homme noir dans le monde constitue également un exemple assez palpable.

Il en est de même que la posture de Paulin Hountondji qui, « *sur la philosophie africaine* », a su bien montrer qu'il n'existe aucunement une quelconque philosophie qui serait propre au continent africain.

- **Circonstances judiciaires**

L'écrivain engagé se distingue comme une personnalité polyvalente qui, au nom de son engagement inconditionnel, ne reste indifférent à aucun cri de détresse de son époque.

Dans une atmosphère conflictuelle, il est fortement une voix que la population ne cesse de réclamer. Dans des affaires judiciaires, il joue un rôle *sine qua non*. A vrai dire, « l'écrivain est médiateur par excellence et son engagement, c'est la médiation »[1] entre les parties opposées par un intérêt. S'inscrivant dans ce cadre, Jean-Paul Sartre a répondu rigoureusement en février 1967 à une interview conduite par le journaliste de la TSR, Claude Torrcinta sur la valeur du tribunal

[1] Sartre, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature ?,* Gallimard, Paris, 1948, p.98.

que plusieurs personnalités d'envergure ont lancé pour les crimes américains au Vietnam.

Reprenant une initiative du philosophe et mathématicien Bertrand Russel, Jean-Paul Sartre anticipe, en quelque sorte avec ce tribunal informel, les bases intellectuelles de ce qui sera plus tard, le Tribunal Pénal International. Dans sa biographie de Jean-Paul Sartre, Denis Bertolet évoque cette épisode de l'engagement du philosophe et son refus, dans un premier temps, de rejoindre Russel pour une opération qui lui paraît vaine. Mais après son voyage à Londres en compagnie de Simone de Beauvoir, il accepte de s'engager et d'occuper le poste du président du comité exécutif, rôle qu'il prend très au sérieux.

Jean-Paul Sartre s'est, en effet, intéressé à plusieurs occasions à la question du droit en combinant l'argumentation philosophique et l'engagement sur divers terrains militants. L'ensemble de ses prises de position à ce sujet devait retenir l'attention en ce qu'il paraît traversé par une forte tension entre deux thèses divergentes. Un monstre sanguinaire sorti de la nuit, Césaire imagine les esclaves en révolte comme un vers qui ronge le navire négrier qui les transporte.

- **Les textes narratifs (argumentation indirecte)**

Les textes narratifs mettent en scène des situations qui font réagir et font réfléchir. Que les récits soient réalistes, ancrés dans une réalité géographique et historique connue ou qu'ils imaginent des lieux et des époques éloignés de la réalité planétaire, il vise à représenter une réalité sociale, politique, à intégrer des parcours de vie de personnages auxquels le lecteur peut s'identifier.

Le récit sert alors à la fois à informer sur certaines réalités (Emile Zola montre, par exemple dans son roman *Germinal* paru en 1885, les conditions de vie inhumaines des mineurs), à dénoncer des idéologies (la dénonciation par exemple du régime de type totalitaire inspiré par le stalinisme et le nazisme dans le roman *1984* de Gorge Orwell paru en 1949), à émouvoir le lecteur sur la

situation de certaines populations (l'esclavage par exemple dans le conte philosophique *Candide ou l'optimisme* de Voltaire (1759) et les traitements inhumains réservés au peuple kanak calédonien lors de l'exposition coloniale de 1931 à Paris dans le roman *Cannibale* de Didier Daeninckx publié en 1998)[1].

La fonction, parce qu'elle donne la vie à une réalité, à un univers, à un système de personnages et de lieux, donne une force à certaines dénonciations. Les récits peuvent aussi mettre en place des situations qui exagèrent certains traits des sociétés et des personnes réelles : ils mettent aussi en valeur les risques liés à certains choix politiques, sociaux ou technologiques

- **Les textes théâtraux**

Depuis l'Antiquité, le texte théâtral permet de diffuser des idées auprès du public. La proximité avec les spectateurs pendant le temps de la représentation constitue un fait utile privilégié de la littérature engagée. Comme dans les récits, les situations présentées qu'elles soient réalistes ou symboliques permettent de dénoncer plusieurs faits sociopolitiques. C'est le cas d'Eugène Ionesco au sujet des dérives totalitaires dans *Rhinocéros* (1959) et de Victor Hugo sur l'oligarchie et les abus des puissants du royaume d'Espagne dans *Ruy Blas* (1838).

Les dialogues sont, bien entendu, un moyen facile et très efficace pour confronter les différentes idées chez les personnages comme on le voit entre Créon et Antigone dans *Antigone* de Jean Anouilh (1946) sur l'existence humaine.

Sur cette base, Jean-Paul Sartre a parfois semblé souscrire à l'idée que le Droit pourrait lui-même devenir tout entier échafaudage superflu, destiné à une sorte d'autodépassement dans une société véritablement juste.

La seconde thèse pose, au contraire, que ce sont seulement des normes instituées et non pas des processus sociaux spontanés qui peuvent rendre la justice

[1] htts : histoirelivre.hypotheses.org

effective dans la communauté humaine. Auquel cas le progrès de la justice ne pourrait parvenir que d'un travail d'appropriation réfléchie, de perfectionnement et d'universalisation des normes juridiques, non pas de leur dépassement vers un ailleurs historique qui laisserait derrière soi le droit comme une institution révolue.

- **Les armes de l'écrivain engagé :**

L'écrivain s'engage par son écriture en adaptant les genres et les styles au sujet décrié ou défendu ou encore au contexte dans lequel il se trouve ou dans lequel il rédige.

- **La poésie** :
  - ✓ Le poète engagé va utiliser toutes les potentialités habituelles du texte poétique (forme versifiée, longueur des vers, sonorité, rythmes, figures stylistiques, polysémies des mots…) pour les mettre au service de la défense d'une cause ou de la dénonciation d'une situation anormale.
  - ✓ Le poète engagé peut jouer sur la brièveté d'un poème (cas du poème « Le mal » d'Arthur Rimbaud écrit en 1870 et consacré à la boucherie et à l'horreur de la guerre franco-prussienne) afin de frapper le lectorat ou sur sa longueur (*Les tragiques* de Théodore Agrippa d'Aubigné : 1616) ou *Liberté* de Paul d'Eluard : 1942) afin de développer un argumentaire, des explications et d'installer une atmosphère pour emporter son lecteur.
  - ✓ Il peut également agir sur le rythme comme l'alexandrin assène des formules frappantes dans *Les châtiments* de Victor Hugo; les vers parfois très courts frappent, mettant en valeur des termes forts comme dans le poème argumentative et descriptive *La plus drôle des créatures* de Nazim Hikmet (1947).

- ✓ Il peut aussi employer des figures expressives telles que la métaphore et l'anaphore dans le poème engagé « *Afrique, mon Afrique* » de David Diop (*Coups de pilon*, Paris, Présence africaine, 1956)[1].

1.3- La magnanimité

La manifestation sempiternelle de l'engagement et sa solidité chez l'écrivain se reposent inéluctablement sur un certain nombre d'éléments fondamentaux parmi lesquels se trouve la notion de la magnanimité.

L'écriture, en effet, est un système de signes tracés, visibles représentations du langage parlé[2]. Cette opération constitue un exercice scientifique auquel l'écrivain s'adonne. En quelque sorte, il s'agit d'une profession que l'on exerce que quand on éprouve une certaine générosité à l'égard de ses contemporains. C'est une profession qui exige énormément de sacrifices puisqu'elle ne garantit nullement une quelconque rémunération à l'écrivain. Un écrivain qui dégage de la magnanimité vers son public, à la société et notamment aux êtres humains marginalisés et nécessiteux à la facilité de résister aux tentatives de corruption du mécène. C'est-à-dire qu'il ne se retrouve pas du côté de ''la littérature alimentaire'' dont l'unique objectif de l'auteur est de camoufler la réalité ou de prendre inhumainement position pour blanchir le coupable et se faire donc de l'argent de façon cynique.

De façon précise, l'écrivain magnanime est un homme généreux qui se met volontiers au service de la manifestation de la vérité quel que soit ce que cela lui coûterait. En toute franche, il est partisan de l'iconoclasme ; il s'investir rigoureusement pour la libération de son peuple sans pour autant attendre une récompense de qui que ce soit. Il s'agit là d'une œuvre sacerdotale. C'est justement de cette fonction sacerdotale que parlait Jean-Paul Sartre en disant :

[1] Focus littérature
[2] Dictionnaire Larousse en ligne

> « C'est cette institution-ci qu'il faut dénoncer et sur l'heure-cette superstition-ci qu'il faut détruire tout suite ; c'est cette injustice particulière qu'il faut réparer. Ce sens passionné du présent le préserve de l'idéalisme : il ne se borne pas à contempler les idées éternelles de la Liberté ou de l'Egalité : pour la première fois depuis la réforme, les écrivains interviennent dans la vie publique, protestent contre un décret inique, demandent la révision d'un procès, décident en un mot que le spirituel est dans la rue, à la fois , au marché, au tribunal et qu'il ne s'agit point de se détourner du temporel mais d'y revenir sans cesse, au contraire, et de le dépasser en chaque circonstance particulière »[1].

L'écrivain dans son élan et sa détermination à faire primer le droit sur l'inégalité se voit parfois assimilé à la partie qu'il porte dans sa lutte ; de ce fait, il subit la pire des sévérités du gouvernant parce que traité comme complice ou auteur alors qu'il n'en est aucunement responsable. Il n'est plutôt qu'un moralisateur, un humaniste engagé aux côtés de sa communauté. C'est le cas de plusieurs hommes de plumes qui, exerçant leur métier, se sont vus chapitrés et embastillés illégalement. Militer au point de voir sa liberté arrachée est une preuve incontestable de magnanimité surtout qu'il est question d'une cause d'autrui.

Le don de soi occupe une place cardinale dans la question de l'engagement en écriture aussi bien chez l'écrivain que chez le lectorat qui s'approprie l'œuvre de l'esprit produite et servie. Selon les termes de Jean-Paul Sartre : « La lecture est un pacte de générosité entre l'auteur et le lecteur ; chacun fait confiance à l'autre, chacun compte sur l'autre, exige de l'autre autant qu'il exige de lui-même »[2].

En réalité, cette manière de recevoir les textes de l'écrivain comme un évangile quand bien même l'on ne le connaît pas physiquement qui favorise la plénitude ou la concrétisation du rêve de celui-ci, puisqu'en prenant la relève et en exécutant la tâche affectée au lecteur, son œuvre fait tabac. Ce fait l'incite davantage à faire don de soi pour satisfaire les aspirations nouvelles de son lectorat.

---

[1] Sartre, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature* ?, Gallimard, Paris, 1948, p138
[2] Idem, p70.

Sans cette réciprocité, la présence de l'écrivain dans la société ne servirait absolument à rien puisque ses innombrables appels seraient restés sans réponse. Par conséquent, sa mission qu'est d'insuffler un changement remarquable au monde connaîtrait un échec cuisant.

La joie du véritable écrivain est donc acquise lorsqu'il constate que ses préceptes sont saisis, sont adoubés par ses contemporains. En principe, c'est la seule chose qui le pousse à aller plus loin dans sa carrière littéraire et non les sous qu'il tire de ses réflexions sur la société. Il n'y a pas de meilleur écrivain que celui-là qui est parvenu à agir sur le mental de ses concitoyens car de là commence toute transformation agréable du cadre de vie.

1.4- La responsabilité

La responsabilité est l'obligation qu'a une personne de répondre de ses actes, de les assumer, d'en supporter les conséquences du fait de sa charge, de sa position, etc. C'est aussi la charge, la mission conférée à quelqu'un par une autorité devant laquelle il doit répondre de ses actes en retour.

La responsabilité constitue, l'une des notions caractéristiques du courant philosophique de Jean-Paul Sartre. En 1948, soit peu après la seconde guerre mondiale qui chamboula totalement le monde entier, il a écrit *Situation,* une œuvre à travers laquelle il a exposé sa pensée philosophique sur trois notions essentielles à savoir la responsabilité, la liberté et l'engagement qui trouvent leur fondement dans sa thèse sur l'existentialisme.

Cette thèse postule clairement entre autres que la liberté fondamentale de l'homme implique forcement une responsabilité totale. En fait pour Jean-Paul Sartre, cette responsabilité est nécessairement sociale, puisque le choix d'un homme engage toute humanité. Jean-Paul Sartre s'intéresse plus particulièrement à la question de la responsabilité sociale de l'écrivain car :

> « Tout écrit possède un sens même si ce sens est fort loin de celui que l'auteur avait rêvé d'y mettre lors de la rédaction Pour nous, en effet, l'écrivain n'est ni vestale, ni Ariel : il est «dans le cours» quoi qu'il fasse, marqué, compromis, jusque dans sa plus lointaine retraite. Puisque l'écrivain n'a aucun moyen de s'évader, nous voulons qu'il embrasse étroitement son époque […] Nous ne voulons rien manquer de notre temps : peut-être en est-il de plus beau, mais c'est le nôtre, nous n'avons que cette vie […]. L'écrivain est en situation dans son époque chaque parole à des retentissements, chaque silence aussi.»[1]

A travers cet extrait sur lequel nous allons nous attarder dans le point suivant, on aperçoit assez clairement qu'un texte n'est jamais neutre Tout écrit possède un sens quand bien même ce sens pouvait-être fort loin de celui que l'auteur avait rêvé d'y mettre.

Autrement dit, un texte reste une parole entachée, la parole de l'écrivain requiert avant tout un travail de déchiffrement, une interprétation au second degré pour ressortir les dits et non-dits de l'écrivain dont les propos quoiqu'on dise ont toujours un sens en rapport avec la société et l'homme. En un mot, l'écrivain est une entité sociale et ses réflexions lui sont souvent inspirées par la société, le monde : ses réalités visibles et invisibles, matérielles et symboliques.

L'influence du monde sur l'auteur du texte

Si tout écrit possède « un sens», cela implique alors que l'écrivain insuffle nécessairement une signification à ce qu'il écrit même s'il est toujours porté par un choix esthétique. S'il « n'est ni vestale ni Ariel», cela suppose également qu'il ne peut se soustraire à l'ascendance et, surtout, à l'influence du monde extérieur. Dès lors, ce qu'il rédige ne peut être neutre.

Cette idée est renforcée par la suite de la phrase « il est dans le cours, quoi qu'il fasse, marqué compromis, jusque dans sa plus lointaine retraite ». Ceci revient à comprendre, selon la logique de Jean-Paul Sartre, qu'un texte est en fait la sommation des influences externes, le résultat d'une assimilation et d'une interprétation particulière de l'humanité. Le monde dans lequel évolue un écrivain

[1] Sartre, Jean-Paul, *Situations*, Paris, Gallimard.

reste un élément pourvoyeur et déclencheur de son engagement et constitue sans doute une potentielle source d'influence pour ses choix en matière d'écriture.

Le monde ou le contexte sociopolitique peut cependant constituer une source d'inquiétude ou de non action pour l'écrivain s'il lui impose des barrières, notamment une censure comme il a été question sous la monarchie. Toutefois, fort de son engagement, l'écrivain doit pouvoir agir, même au péril de sa vie. C'est pourquoi, Jean-Paul Sartre en vient à conclure que la notion de l'engagement en matière d'écriture rime avec celles de liberté et de responsabilité.

1-5- L'incrédulité

On ressent un doute ou l'on dégage une réserve sur un sujet précis quand on n'est sûr de rien, quand on ne peut pas produire un jugement définitif, dire « c'est vrai » ou «c'est faux ». Etre dans le doute signifie soit suspendre totalement son jugement, soit affirmer quelque chose tout en étant conscient de la possibilité de se tromper. Le jugement est alors provisoire. Posséder une vérité, à l'inverse, exclut le doute.

Mais, comme l'indique la notion, rechercher la vérité n'est pas encore la posséder. Et bien souvent pour obtenir la vérité, il faut commencer par émettre en doute ce que l'on croyait savoir car nos préjugés, nos opinions, nos idées reçus renferment souvent des jugements sans fondement ou faux. Autrement dit, le doute sera le moteur de la quête de la vérité : c'est parce que je doute que je suis en recherche de la vérité.

En science, tout comme en littérature, la réserve dans la recherche intellectuelle est une démarche efficace et productive qui permet à tout auteur qui l'adopte méthodiquement de parvenir à la vérité. Ce procédé incrédule conduit à la manifestation continue de la réalité et rend la recherche scientifique féconde. Chez l'écrivain, cette méthode est une exigence dans le traitement des

informations reçues de toute part surtout quand elles sont communiquées par l'oralité, c'est-à-dire sans aucune indication scientifique.

Dans un tel environnement, l'écrivain à l'obligation de faire preuve d'habilité dans l'exercice de sa profession prioritairement pour pouvoir éluder les fantasmes et les demi-vérités racontées et rapportées à tout vent par la cible questionnée. Donc pour raison de professionnalisme, il doit tout au moins les enregistrer sans pour autant les considérer comme une réalité définitive.

Cet instrument qu'est « la méthode négative[1] et critique » consiste stratégiquement à remettre en cause continument les données concrètes pour progresser dans son ambition de saisir l'exactitude des faits. Cette façon de se comporter en face de son guide ou de son interlocuteur ou carrément de son protagoniste n'est du tout pas une manière de l'humilier ni de le trouver inculte encore moins de fouler aux pieds son effort. Elle est plutôt liée à un seul souci qu'est la clarté ou l'incitation à l'éclosion de la vérité dans son entièreté et ne doit être en aucun cas banalisée dans le processus. Dès lors, il ne s'agit pas de flagorner son vis-à-vis pour lui procurer un quelconque plaisir mais de confronter rigoureusement la qualité ou la portée de l'argumentaire de ce dernier à celle des autres pour mieux trancher la question faisant débat.

La célébrité des œuvres, articles et thèses de Jean-Paul Sartre est due principalement à la place de choix qu'il réserve à la question de l'incrédulité dans sa démarche ne s'y détache point. Pour Jean-Paul Sartre : « la littérature se confond avec la négativité, c'est-à-dire avec le doute, le refus, la critique, la contestation.»[2] Cette conception synthétise magistralement son existence et surtout sa vie d'écrivain durant laquelle il s'est consacré corps et âme à la défense des droits de l'homme au niveau des juridictions, dans les rues sur les médias. Ce parcours exemplaire et rare dans la corporation des écrivains atteste

[1] Sartre, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 1948, p.82.
[2] Sartre, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Gallimard, Paris, 1948, p.131.

inévitablement le succès de la méthode que Jean-Paul Sartre a appliquée tout au long de sa carrière.

Au plan politique, cette démarche apparaît comme le seul moyen qui insufflerait une nouvelle dynamique à la gouvernance. Il faut religieusement suivre le politique dans son discours invraisemblable et en souligner les mensonges qu'il cache au public pour provoquer son indignation, son désaccord et sa révolte afin de le contraindre à rebrousser chemin avant le pire. Ce mode de fonctionnement est bénéfique pour la basse sociale parce qu'il engendre la réduction des inégalités sociales et la démocratisation des Etats autrefois dictatoriaux où l'Etre humain est chosifié sans aucune crainte. Cet esprit syndical, pour le bonheur de tous, doit habiter la presse contemporaine car cela la rendra plus vivace et donc virulente à l'égard des pouvoirs autocrates dont le seul courant de pensée est le sophisme ou la démagogie.

A vrai dire, la négativité est une arme redoutée en milieu littéraire puisqu'elle étale au monde entier, la ruse que porte le discours des uns et des autres. Du coup, de cette réplique acerbe naissent la perfection et la multiplicité des idéologies, tout ceci pour le bien-être de la société.

Au regard de toutes ces démonstrations, il est à retenir que l'incrédibilité n'est ni un obstacle pour le développement ni de l'égocentrisme mais une démarche méthodique dont l'unique but est de parvenir à la vérité progressivement.

CHAPITRE II

DIFFICULTES ET APPROCHE DE SOLUTIONS

2-1-L'influence du mécénat sur l'écrivain

Pour comprendre la nature du métier d'écrivain, il faut se rappeler qu'un écrivain fut-il le plus éthéré des poètes mange et dort chaque jour. Tout fait de littérature pose alors inévitablement le problème du financement (à fonds perdus) de l'écrivain en tant qu'homme, distinct du problème du financement de la publication dont il sera question plus loin.

Ce problème est vieux comme le monde auquel nous appartenons : il est proverbial de dire que la littérature ne nourrit pas son homme. Il serait d'autre part insensé de nier l'influence que les considérations matérielles ont sur la production des œuvres littéraires. La littérature alimentaire n'est au demeurant toujours pas la plus mauvaise. Le besoin d'argent a conduit hâtivement certaines servantes au roman, et Don Quichotte et a fait un romancier du poète Walter Scott. Quant à la pauvreté, la littérature du théâtre anglais pendant la première partie du XIXe siècle, on peut avec assez de vraisemblance l'expliquer par l'indignation ou carrément l'indigence des droits d'auteur. Il y a quelques années, une collection dont le succès n'a malheureusement pas été à la hauteur de ses mérites, posait pour un certain nombre de grands écrivains la question « De quoi vivaient-ils ? ». On trouvera là nombre d'indication des plus intéressantes. Cette enquête doit être saisie par le monde afin que des solutions conséquentes soient proposées et appliquées.[1]

Il n'y a au fond que deux manières de faire vivre un écrivain : le financement interne par les droits d'auteur qui, malheureusement, est rare et arbitraire dans la plupart des pays de la planète. A cela s'ajoute le financement externe. Ce dernier peut se ramener à deux types : le mécénat et l'autofinancement.

> « Le mécénat est l'entretien de l'écrivain par une personne ou par une institution qui le protège mais également attend de lui une

[1] Escarpit, Robert, Sociologie de la littérature, presse universitaire de France, Paris, 1973, p.45.

> reconnaissance, la satisfaction du besoin culturel et de ses aspirations personnelles »[1].

Du coup, les relations entre client et patron ne sont pas sans rapport avec les relations homme lige-suzerain. Le mécénat comme l'organisation féodale, correspond à une structure sociale fondée sur les cellules autonomes. L'absence d'un milieu littéraire commun (inculture ou absence des classes moyennes), le manque d'un procédé de diffusion rentable, la concentration de la fortune entre quelques mains, le raffinement intellectuel d'une aristocratie rendaient nécessaire la naissance du système clos où l'écrivain, considéré comme un artisan pourvoyait de luxe, c'est-à-dire détenteur de connaissance noble, négociait sa production selon le système du troc, contre son entretien par autrui.

Remontant aux origines, le familier du riche romain de l'Empire représente sans doute la structure sociale la mieux adaptée à l'apparition du mécénat qui doit d'ailleurs son nom au fameux mécène, ami d'Auguste et protecteur d' Horace. Mais le mécénat s'est surtout développé autour des cours des princières, royales, voire papales. Il n'accède qu'au nivellement des fortunes, à l'accession des couches de plus en plus nombreuses à la vie intellectuelle et à l'invention des moyens rentables de diffusion comme l'imprimerie. Il se maintien encore sous forme de mécénat d'Etat ou du moins de mécénat public.

Tout au long des âges, le mécénat d'Etat s'est traduit par l'octroi de pension plus ou moins régulière ou par l'attribution de fonctions officielles comme celle de post lauréat en Angleterre ou d'historiographe du roi en France. On peut considérer comme une forme de mécénat d'Etat les sinécures bureaucratiques auxquelles plusieurs écrivains français du XIXe siècle ont dû recourir pour pouvoir vivre.

En marge du mécénat, on peut mentionner l'existence de mécénats indirects qui, agissant sur le mécénat littéraire, procurent à l'auteur des revenus qu'ils

[1] Escarpit, Robert, *Sociologie de la littérature*, Presses universitaires de France, Paris, 1973, 47p.

n’auraient pu escompter autrement. En régime politique, il peut ainsi faire des commandes massives d’un ouvrage pour ces bibliothèques publiques et ses services de propagande. La méthode la plus courante est, cependant, celle du prix littéraire qui possède l’avantage d’être fort économique, la valeur du prix étant nominal, mais assurant à l’écrivain une vente considérable et, par conséquent, des revenus.

Au-delà de la vision de faire connaître l’art séduisant de l’auteur c’est aussi un procédé technique pour corrompre son discours sincère ou révolutionnaire. C’est fort de cela, il est recommandé aux penseurs et surtout aux critiques de ne souvent pas se fier aux distinctions que décernent certaines institutions car ce n'est toujours pas l'ingéniosité qui y est célébrée, c'est dire qu'au fond il existe un contrat contraire à l'orthodoxie qui se signe puisque quand le mécène donne de l’or ou de l’argent, l’homme de plume en dépense au-fur-et-à mesure ; par contre, lui, il offre son art en mettant son ingéniosité au service de l’autre éternellement car la connaissance est impérissable. Autrement dit, loin d’être un service rendu, le mécénat ne correspond plus aux exigences morales, sociales et surtout déontologiques de notre temps et ne peut être considéré comme une institution saine.

Pour s’en défaire, l’écrivain qui tient à son engagement et à la rigueur scientifique dans la rédaction de ses œuvres a l’obligation d’exercer un autre métier générant de sous pour pourvoir s’autofinancer ses livres. Sans quoi, son engagement ne pourra surpasser « la ruse du mécénat »[1]. Par conséquent, de la littérature engagée, il basculerait dans la littérature alimentaire dont l’objectif est simplement la satisfaction du ventre quelles que soient les conséquences d’une telle inféodation de la plume au mécénat. En dernier ressort, l’écrivain défendant une écriture biaisée et centrée sur le sophisme aurait été non seulement une poison

[1] Escarpit, Robert, Sociologie de la littérature, Presses Universitaires de France, Paris, 1973, p50

pour ses contemporains mais surtout celui-là qui aura hypothéqué l'avenir des générations futures car l'histoire retiendrait qu'il était partisan du « dolorisme et ceci en raison de l'espèce sonnante à lui versée par le décideur de la société, ne voulant pas voir ses imperfections quant à la gestion des affaires publiques »[1].

2.2- Le désamour pour la lecture

Le livre, richesse indispensable dans la formation du psychique et dans le développement intellectuel de l'enfant n'occupe plus sa place prépondérante d'autrefois dans l'environnement scolaire ni universitaire. Ce désintéressement à la lecture des œuvres que manifeste aujourd'hui la jeunesse engendre énormément de conséquences sur l'être humain du moment où cela empêche l'appropriation des innombrables connaissances (savoir être, savoir-faire, savoir vivre) mentionnées dans les livres rédigés et publiés par les écrivains.

Au fond, avoir la passion de lire les œuvres, c'est avoir à sa portée l'instrument nécessaire pour saisir les précieuses connaissances des élites des différentes époques. C'est de là que commence la réussite dans la vie active puisqu'il n'y a pas de génération spontanée. Malheureusement, la jeune génération foule aux pieds ce noble procédé d'acquisition de la sagesse, de préférence, une majorité des jeunes se consacrent aux sources douteuses pour prétendre détenir l'enseignement suffisant pour la construction de l'Homme modèle dans la société parce qu'ils ne veulent pas faire assez d'efforts. Or, ces sources rejettent d'incroyables conséquences sur le développement de leur intellect.

Cette attitude qui court actuellement la rue fait entorse à la fonction sacrée de l'écrivain ; son appel lancé à l'humanité pour provoquer le changement, le traitement égalitaire des citoyens restent sans suite favorable. Il s'agit, en réalité, d'une sorte d'abandon de l'écrivain sur le champ de bataille car chacun a son rôle

[1] Focus littérature

dans la réalisation d'un monde prospère : l'écrivain a donc le sien qui se résume au dévoilement du monde à ses semblables. Ceux-ci ont, en retour, le devoir d'en prendre conscience pour faire passer à l'existence objective la touche entreprise par l'écrivain par le moyen de langage écrit. Cette façon de s'abstenir de la part du publique rend alors la mission incomplète puisqu'il se constate qu'il s'agit d'un travail à mi-chemin. Quel que soit le niveau de l'engagement de l'écrivain dans ses rédactions pour le bonheur des uns et des autres, si le peuple ne s'approprie pas de son idéologie en la matérialisant dans les faits, cela restera un fantasme à perpétuité.

En effet, certains consommateurs achètent des ouvrages sans jamais avoir l'intention de les lire. En toute sincérité, cet acte est lié exclusivement au cycle économique du livre dans la mesure où le livre à succès, c'est celui-là qui est parvenu à faire réagir la masse et cela n'est possible qu'à la lecture.

Dans la littérature engagée, la collaboration entre écrivain et lectorat est une nécessité pour la concrétisation des rêves du premier. Une fois ce lien brisé ou devenu inexistant, l'écrivain engagé passe inaperçu et même inutile aux yeux du monde entier.

De surcroît, quand on jette un regard déterminant sur la forme et sur le fond des textes divulgués par les auteurs de l'Antiquité à l'époque contemporaine, il se dégage une remarque mettant en péril l'alliance entre l'écrivain et son lecteur.

A propos de la forme, on constate que les expressions ou concepts souvent choisis prêtent à confusion ou plus loin sont alambiqués. Le lecteur, dans ce cas, a de la peine à pénétrer le sens des mots. Dans cette atmosphère de brouillamini, le lecteur se voit ennuyeux. En conséquence, cela porte un préjudice à l'engagement de l'écrivain. Pour éviter cela, il est aussi important que l'auteur adopte le style que sa cible maîtrise le mieux lors de la rédaction de son œuvre, cela lui permettrait de se faire entendre plus aisément. Nous le suggérons parce

qu'il n'y a pas de message lorsque l'interlocuteur n'y comprend rien ou se fait une signification contraire des choses. Il est indispensable que l'auteur se mette dans la peau de son lectorat. C'est la seule manière de le persuader ou de l'amener à exprimer ses impressions, à formuler ses critiques ou suggestions et à assumer pleinement le rôle que l'auteur espère de lui.

Quant au fond, il n'est pas rare de noter que certains écrivains consacrent leurs plumes à des évènements n'ayant pas d'intérêt selon le peuple. Dans ce contexte, il manque de lectorat car les faits transcrits sont en déphasage avec la réalité du moment. L'écrivain a alors le devoir d'aborder les réalités de son temps pour combattre l'immobilisme.

En clair, l'auteur dans son silence, doit avoir le génie pour déduire les attentes du monde extérieur. Dans le cas contraire, sa production n'aurait été qu'un simple ornement et non une solution efficace pour les difficultés entravant l'émergence de la communauté.

2-3-L'impact des barrières linguistiques sur l'appropriation des idéologies des écrivains

La question de l'appropriation du discours antillais parait étroitement liée à celle des rapports encore mal définis, entre littérature et public littéraire, dans cette région. Disons tout de suite que le discours appartient à celui qui l'a pensé et rédigé (sujet qui peut être un auteur ou public créateur ou l'alliance des deux) autant qu'à celui qui en a fourni la matière (le groupe dont l'expérience a inspiré le discours antillais, groupe objet). Or, de ces deux points de vue, le discours antillais implique la contribution d'une variété de groupes amalgamés ou disjoints. On peut dire que le discours antillais est une production incertaine que nombre de groupes humains pourraient réclamer, sinon s'approprier. Nous verrons bientôt la raison fondamentale qui le justifie. Le sujet est celui-ci qui énonce le discours : barde ou conteur, idéologiste ou cinéaste. C'est aussi le groupe qui offre son imaginaire, ses idéologies, ses doctrines philosophiques, ses

formes d'expression (contes, légendes, chants ou saynètes), son technique (s'il s'agit de cinéma ou langage médiatique), sa langue (si on admet qu'elle peut influencer la formulation du discours), ou encore le groupe qui contribue à l'enfantement de la parole en tant que public, groupe qui influence ce processus pour son interaction avec l'écrivain ou l'auteur. L'objectif est le groupe qui offre son expérience vécue comme matière du discours ou de la production.

Le verbe antillais en raison de sa complicité, ne se conçoit pas selon une conformité parfaite entre sujet et objet. Il implique des conflits dans la situation, et partant, dans la personnalité antillaise. L'hégémonie européenne dans le Caraïbe a occasionné une identité mixte d'où l'Europe n'est pas exclue et pour laquelle elle représente au même moment une antithèse. L'Europe, aux Antilles, fait partie irréversiblement d'un mélange, mais elle est aussi présente dans son état original métropolitain. Dans ce sens, elle est aussi l'Autre. Les autres continents du mélange, l'Afrique, l'Asie, l'Amérique se distinguent encore par certains traits identifiables, l'air de famille dont parle clairement Jacques-Stephen Alexis à propos des Afro-antillais et l'Afrique ou l'écho visuel dont parle Derik Walcott au sujet des Hindous de Trinidad mais fragmentés et intégrés dans une nouvelle entité, ils n'existaient plus dans leur forme authentique. Peuples nouveaux selon René Depestre doués de leur propre créativité, différents du modèle qu'on avait posé sous leurs yeux mais encore sujet aux conflits de l'Européocentrisme. En guise d'exemple, « une observation au niveau linguistique fait remarquer que les langues africaines, asiatiques, américaines ne sont pas en usage aux Antilles mais à des degrés divers, elles entrent avec le français dans la composition du créole alors que les langues européennes dont le Français sont superposées au créole .»[1]

L'identité créole ne repose pas sur une base homogène. Son port d'attache n'est ni l'Afrique, ni l'Asie, ni l'Amérique précolombienne, sinon dans un sens

[1] Htts://histoirelivre. hypotheses. org.

abstrait et mythique alors que les cultures européennes restaient en dehors de la créolité, s'identifient concrètement à la métropole. Dans un même espace se partagent l'union des races et des ethnies et leur désaccord. Et ce désaccord n'oppose pas l'Europe aux continents mais à un noyau de cultures où l'Europe tient encore un rôle majeur. Il s'agit encore d'établir sans équivoque au départ, ce que le discours des Antilles francophones reflète ou bien l'expérience commune, créolisation en partie européenne ou bien la domination politique, culturelle, linguistique de l'Europe. La présence remarquable de l'Europe impacte tous les domaines. C'est un fait contestable que les Antillais ne connaissent pas d'autres manières d'organisation politique, sociale ou économique que l'européenne de la vie politique.

La langue française est, à bien des égards, pour un certain nombre d'écrivains et d'hommes de lettres africains, une langue de transit. L'écrivain négro-africain l'utilise à défaut de mieux dans l'espoir qu'un jour il pourra écrire dans sa propre langue maternelle et atteindre un vaste public ou lectorat. Cette contrainte à laquelle il est soumis impacte négativement son courant de pensée puisque sa véritable cible n'est pas pénétrée de son idéologie. Les analphabètes ne savent rien de ses préceptes. Du coup, cela rend frivole son écriture car son ambition d'écrivain engagé n'est pas atteinte. En clair, c'est cette ignorance que dégage sa communauté à l'égard de sa production philosophique et autre. En principe, cela constitue un obstacle pour lui car l'objectif assigné n'est pas atteint en partie.

2-4-La rareté des ouvrages de l'écrivain

Le livre joue un rôle primordial dans l'acquisition de la connaissance dans toute communauté, notamment instruite. Il constitue une source irremplaçable de savoir pour tout être humain qui aspire à la maturité intellectuelle. Son utilité est de telle que sa rareté sur son disponibilité sur des termes d'utilité collective entraine d'énormes conséquences sur l'Homme. Elle retarde l'éclosion de la

recherche scientifique et de ce fait, empêche la réalisation des objectifs de l'écrivain engagé, qui par le truchement de sa production philosophique, invite ses contemporains au changement des pratiques de gouvernance exclusive de nos Etats.

Aussi, cela maintient le peuple dans la médiocrité car n'ayant accès à une quelconque solution proposée par l'écrivain dans son œuvre. En toute franchise, l'idée de rareté a influencé et influence toujours la production littéraire de nos jours. Elle influence également la préservation des ouvrages. Pour autant, la rareté est une notion qui semble résonner différemment en chacun. Y'a-t-il forcement une part de subjectivité attachée à cette idée ? Certains auteurs définissent la rareté d'un livre par rapport à sa rareté dès sa production. Ils choisissent volontiers donc de désigner des œuvres produites ou pensées ou encore distribuées en peu de quantité sur le marché.

Par contre, pour d'autres auteurs, la définition se place par rapport à l'acquisition du livre : s'il est aisé de s'en procurer, s'il est facilement échangeable. Les avancées dans la bibliographie matérielle, quant à elles, nous informent sur de nouveaux types de rareté : un livre peut être rare non pas pour son texte mais par sa forme, par ses matériaux.

La rareté change également de lieu en lieu : l'exemple de l'Espagne par rapport à ses voisins est un lien très éloquent. Pedro Ramires de l'université de Barcelone présentait le marché du livre ancien en Espagne entre 1750- 1840. L'étude des catalogues de vente de livres et d'inventaire de bibliothèque amène à voir qu'au XVI è et XVII è siècles la rareté n'est pas décrite dans les catalogues mais est pour autant bien reconnue par les utilisateurs des livres. Les catalogues eux-mêmes entrent dans la catégorie des livres rares car entre le XVIè et le XVII è siècle, dix catalogues seulement de vente de livres furent divulgués à Madrid et à Séville. Ce n'est qu'à partir du XVIII è siècle que l'on note une prolifération et une spécialisation des catalogues. Une autre singularité du marché du livre

Espagnol est la distribution vers les Amériques, afin d'y trouver une clientèle spécifique.

Outre cet aspect, il faut par ailleurs souligner que :

> « La spécificité des livres rares peut donc se trouver dans l'insolite de la fabrication et dans leur appartenance à une collection. Malheureusement, ce mode de production agit dangereusement sur l'engagement de l'auteur dont le but est de façonner le monde entier à travers l'écriture »[1].

Sur un autre plan, le coût faramineux de l'ouvrage oblige la basse classe sociale à se garder de l'acheter quand bien même celle-ci a la passion pour l'écriture.

Certes, toute virtuose a le droit de tirer profit de son ingéniosité mais quand il y a de démesure ou de l'orgueil intellectuel, l'écrivain s'écarte totalement de son rôle qu'est d'être le porte-parole des marginalisés de la société pour devenir leur exploitant économiquement.

2-5-Le désespoir chez l'écrivain

Le désespoir est une émotion qui se construit d'après l'impression personnelle d'avoir perdu toute espérance de réussite dans n'importe quel domaine de la vie. « Il se traduit par un manque de confiance en soi ou dans les autres, un découragement et une impuissance face à une situation précise. »[2]

Dans certains cas, il s'agit d'un évènement extérieur, comme un refus, une rupture ou une perte qui engendre subitement de désespoir. Dans les cas les plus graves de désespoir, le sentiment d'impuissance et de découragement peut mener vers une véritable dépression, une mélancolie ou encore à des idées suicidaires. Etre désespéré, c'est de se sentir incapable de mener à bien un projet qui apparaît

[1] Focus littérature (en ligne)
[2] Dictionnaire Le Robert (en ligne)

comme insurmontable. Le désespoir apparaît dans un contexte de refus, de rejet ou de manque mais aussi parfois sans raison particulière.

Il se caractérise par un découragement, un abattement, un accablement ; une perte de confiance en soi et sur les autres ; un sentiment d'impuissance ; une confrontation à ses limites ; une souffrance psychologique, une tristesse, une détresse ou une colère. Dans de telle condition, le désespoir et les émotions négatives dominent et influencent la personne dans l'ensemble de son fonctionnement.

Dans le champ de l'écriture, le désespoir chez l'écrivain est le signe de sa décadence, de son infécondité ou de la prise de conscience de sa petitesse face aux problèmes qu'il prétend solutionner pour le bonheur de l'humanité entière ou de sa communauté en particulière. Quand l'écrivain est désespéré, il ne manifeste plus son engagement à participer à l'amélioration des conditions de vie de son peuple. En réalité, à cette étape, sa carrière d'homme de lettres connaît d'anicroche, c'est-à-dire lui-même constate son insuccès face aux défis qu'il ambitionnait de relever ou la mission qu'il s'était assignée volontairement au début de son projet rédactionnel.

Ce sentiment de faiblesse que dégage l'écrivain montre clairement que son engagement est brisé dans le temps compte tenu de l'immensité de la tâche et surtout de l'inefficacité de son idéologie face aux maux qui minent son environnement. Dans un tel environnement défavorable, l'écrivain malgré sa détermination, se fait heurter à des difficultés qui font de lui un contestataire sans bilan satisfaisant de son temps. Cette situation est la preuve de l'échec des pensées de l'écrivain dans sa société car une plume qui ne propulse pas son lectorat de l'avant est sans doute inutile et même ennuyeuse. Le désespoir fait naître une idée de chute, de ruine, c'est-à-dire une ambition irréalisée ou irréalisable, donc carrément utopique dans le temps et dans l'espace.

La confiance en soi, c'est un fait, beaucoup d'entre nous sont bloqués à un moment ou à un autre. « La plupart du temps, c'est à cause de questions plus que pernicieuses qui sont à la tradition de la peur qui nous retiennent lorsque l'on se lance dans un projet, en particulier dans la création livresque. C'est un thème qui mérite d'être décrypté, disséqué plus profondément. »[1]

On se demande souvent s'il est nécessaire d'avoir confiance en soi pour écrire aisément et scientifiquement, si l'estime garantit ou non la qualité appréciable de l'écriture. Il est certain que cela aide, cela supprime certaines paniques absurdes qui nous retiennent et nous troublent, mais un excès de confiance n'est pas non plus une bonne attitude conduisant à la production littéraire ou philosophique de bonne facture. Personne ne veut devenir un auteur arrogant. Savoir se remettre en question, prendre en compte la critique (surtout dans notre branche où la critique philosophique est quand même notre «fonds de commerce» et surtout savoir en tirer un enseignement et pouvoir modifier notre ligne de tir lorsqu'un aspect dérangeant revient trop souvent dans la rédaction.

Pourtant, certains d'entre nous ne peuvent s'en empêcher, soucieux de bien faire, de plaire ou de connaître un succès émouvant dans le domaine. Il y a forcément un moment où ils vont commencer à se poser des questions qui, généralement, ne nous quitterons pas. Elles sont toutes aussi indispensables (dans le sens où elles nous poussent à donner le meilleur de nous-mêmes) que toxiques parce que vient un moment où le doute devient trop oppressant et nous bloque à notre stade sans que nous n'atteignons le but final. Donc pour commencer à vaincre le problème de confiance, il faut nécessairement savoir identifier nos peurs.

[1] https://histoirelivre.hypotheses.org

- **Quelques-unes des peurs de l'écrivain :**

- **La peur de l'échec**

La peur de l'échec est l'une des peurs les plus importantes : « Et si je n'y arrivais pas ? ».

Combien de fois, au bout du troisième chapitre, j'ai commencé à me poser un million de questions, dont la très fameuse « Et si j'échoue ou je ne finissais pas ? ». Avoir peur de ne pas réussir est normal, surtout lorsqu'il s'agit d'un projet aussi indispensable et personnel qu'un ouvrage scientifique. On ne sait pas si, malgré tout l'investissement que l'on y met, on parviendra à y mettre le point final et cela nous fait la démarche de l'écriture et de commencer est déjà une réussite en soi.

Pourquoi ne pas commencer par quelque chose de plus court ? Une nouvelle par exemple. Une histoire a souvent besoin de mûrir. Une œuvre (roman) n'est jamais finie, il y aura toujours des choses à revoir et à reprendre, surtout dans le rang des perfectionnistes qui tendent éternellement vers le monde parfait.

Cela participe à la peur de la réussite. On met le point final mais on est incapable de relire et de faire des corrections appropriées. Il ne reste que deux ou trois chapitres, mais impossible de terminer. Pourquoi ? Parce que le finir signifierait réussir, parfois sortir de cette bulle de sérénité dans laquelle on s'était installé, quitter des personnages avec lesquelles nous avions créé un lien très particulier ou tout simplement admettre que c'est la fin de quelque chose.

La peur de réussite est intimement liée à celle de l'insuccès. Il faut comprendre l'échec pour réussir. Un échec nous fait grandir et avancer dans nos entreprises, on apprend de ces erreurs dit-on. Mais ce qui nous effraie surtout, c'est l'inconnu, l'après. Qu'est-ce qui se passe une fois que j'ai terminé ? Une page se tourne, une autre s'écrit. Pourquoi ne pas commencer un autre projet pendant que l'on finisse celui qui est en cours ? Mettre en route quelque chose de

nouveau permet d'amortir la chute et de retrouver le confort et de sécurité de quelque chose de bien connu.

- **La peur de se lâcher et de perdre le contrôle**

Intimement liées, ces deux peurs agissent habituellement ensemble. Ecrire un roman demande que l'on s'implique émotionnellement. On y met très souvent une part de soi-même, plus ou moins volontairement. Sauf que voilà, cela ne fait pas tout, écrire demande aussi que l'on se dévoile, que l'on montre ce que l'on est. Il faut alors se lâcher, mais qui dit se lâcher dit perdre le contrôle. Et pour certains d'entre nous, dont moi, perdre le contrôle est vu comme un échec. C'est comme cela que certains grands auteurs se sont adonnés à toute sorte d'expérimentation avec des produits, disons… douteux, afin de se libérer de cette pression. Il faut se dire que se dévoiler et permettre à son cerveau d'aller au-delà de ce qu'on lui autorise n'est pas un échec, c'est même plutôt bénéfique pour l'écriture. On offrira quelque chose de plus profond et novateur, des émotions plus vives et authentiques. Non, perdre le contrôle n'est pas un échec, c'est l'un des points les plus importants.

La peur du regard des autres ou des critiques

Le regard des autres est l'une des peurs les plus importantes, parce que oui, l'auteur a pour objectif d'être lu. Et qui dit lire, dit offrir une part de soi aux autres et les laisser en faire ce qu'ils veulent, donc la critiquer. Parce que oui la critique reste le principal frein de tout auteur : est-ce que mon roman va plaire ? Est-ce que je vais pouvoir me faire éditer ? Le regard des autres et la critique nous font peur parce qu'ils ont le pouvoir de tout faire basculer et mettre en mal ce qu'on a mis un certain temps à construire.

Ils peuvent nous mettre plus bas que terre avec seulement quelque chose et cela en met un trait gros coup à notre estime. Dites-vous que l'on ne peut pas plaire à tout le monde (lectorat) et qu'avant d'être soumis à la critique, il y a

plusieurs étapes qui sont là pour perfectionner votre écrire. Déjà là, la relecture : on dit généralement qu'environ 10% du roman va disparaitre à la relecture. Votre roman s'en trouvera transformé originellement. Puis, il y a la bêta-lecture, ou une étape tout aussi indispensable pour faire lire par un tiers, permet de mettre en avant les points qui seront à travailler.

De plus, la critique est bénéfique et importante en écriture ; elle vous permet de comprendre nos erreurs et de les retravailler mais il faut bien sûr que cela soit justifié et argumenté scientifiquement.

- **La peur de ne pas être à la hauteur**

Un auteur, c'est un style, un ton, une manière de restituer les faits et ça nous est propre. Chaque auteur se différencie de cette manière, il y aura toujours quelqu'un de meilleur pour de moins bon que soi. Mais il ne faut pas oublier que tout cela est surtout subjectif et soumis à la critique du lecteur/éditeur. Suivant les goûts de chacun, selon la perception qu'il a de votre style rédactionnel. En conséquence, il n'est pas question de vous comparer aux autres, encore une fois il y a toujours meilleur et moins bon que soi.

Le plus important, c'est de prendre le plaisir à ce que l'on fait surtout de le faire selon les règles établies. Si l'on montre notre passion dans nos écrits, cela se verra forcément à la lecture.

- **La peur de ne pas réussir à écrire/manque d'inspiration**

C'est bon, tout est paré, vous êtes sur le point de vous y mettre et puis là, plus rien. Impossible d'écrire le premier mot, impossible de visualiser l'univers. Rien ne vient.

C'est le traditionnel syndrome de la page blanche. Cette peur plus que n'importe quelle autre devient la hantise de tout écrivain parce qu'on y est tout

soumis un jour, plus ou moins longtemps. Pour s'en sortir, il n'y a pas mille solutions, il faut se faire violence et s'efforcer à aller au-delà.

- **La honte de l'écrivain**

Quelle légitimité ai-je en tant qu'auteur ? Je ne suis pas un professionnel, je n'ai pas de formation, je ne suis pas très bon en orthographe ? Il n'y a aucune honte à aimer raconter les histoires ni aucune honte à vouloir les partager avec autrui.

Le style se travaille, se façonne continûment en raison de sa culture personnelle. Bien sûr, le premier ne sera pas terrible, mais le deuxième beaucoup mieux et ainsi de suite, le style est un art et il n'y a pas de secret, ce n'est qu'en travaillant que l'on devient meilleur en écriture et dans tous les autres domaines d'ailleurs. « Donc tout est question de l'audace . »[1]

- **Quelques conseils supplémentaires :**
  - **Connaître ses forces et ses faiblesses**

Avant toute chose, savoir identifier ses forces et ses faiblesses permet de mettre l'accent sur ce dont on a le plus besoin et de la travailler pour pallier ce manque. Par exemple, l'auteur a un style particulier dont vous êtes fier, mais une orthographe alambiquée. Le tout est de savoir compartimenter, améliorer les points importants sans négliger le reste.

  - **Savoir ce que l'on veut**

Savoir où l'on veut aller est indispensable, cela aide au-delà des peurs dès le démarrage du projet. Par exemple, si l'auteur a peur de ne pas vous retrouver ou de l'échec, prépare un plan détaillé de toutes les scènes par chapitre, c'est aussi

[1] https:// www.cairn.info

important d’avoir une idée plus ou moins précise de la manière dont va se terminer votre histoire, comme cela, vous aurez moins de chance de lui faire surprendre.

La volonté et la persévérance y sont aussi pour beaucoup. Si dès le départ, se donner un gros coup de collier, ses peurs peuvent avoir moins d’impact au cours de l’écriture.

La critique va vous aider. Certains avis, lorsqu’ils sont bien argumentés peuvent contenir de bonnes idées et de bons points à améliorer. Il faut mettre de côté son ego et en tenir compte pour s’améliorer. Pour nous, c’est très important de tout autant savoir être humble face à ce que l’on a fait, que d’en être fier. Il n’y a rien de mieux pour progresser en science parce que la connaissance n’habite pas exclusivement un peu seul homme.

- **S’entourer de personnes de confiance**

Notamment pour la bêta-lecture. Les familles c’est bien mais généralement, elles ne parviennent pas être objectives ou honnêtes. Il faut trouver quelqu’un qui puisse vous dire quand c’est bien mais aussi quand c’est moins, et c’est ce qui permettra au rédacteur de s'améliorer quotidiennement. Et dans ces moments-là, c’est la confiance qui prime. Le bêta-lecture est la meilleure compagne, elle lit chacun des chapitres.

- **Arrêter d’écouter vos voix intérieures**

Surtout, le plus important, l’auteur doit arrêter de s’écouter, sinon, il n’y arrivera jamais car c’est une sorte de perte de confiance qui habituellement empêche de transcrire les idées venant à l'esprit.

CONCLUSION

Au terme de notre étude, il est indispensable de mentionner avec clarté que la notion de l'engagement de l'écrivain a pleinement pris son sens véritable dans la philosophie de Jean-Paul Sartre à l'époque contemporaine. Avec ce philosophe polyvalent et prolifique, l'humanité comprend aisément le concept et son utilité dans le processus de la libération des peuples dominés, marginalisés et exploités illégalement par un groupuscule détenteur de pouvoir d'Etat. Dès lors, l'écrivain engagé a l'obligation d'aller au-delà des paroles pour traduire dans les faits le sens de sa doctrine, de sa bonne foi à provoquer corps et âme le changement des pratiques faisant des uns, les plus forts et des autres, des plus faibles de la communauté. Conformément à la répartition des tâches dans la société, l'écrivain, pour sa part, a pour mission de porter la voix des malheureux en se faisant volontiers leur plénipotentiaire. En aucun cas, il ne doit donc se servir de sa plume pour maquiller les faits pour complaire simplement les décideurs du monde mais il doit par contre présenter les faits tels qu'ils sont afin de contraindre par tous les moyens les autorités à intervenir pour que la basse classe sociale puisse en tirer profit en se voyant rétablie dans ses droits unanimement légiférés par la communauté internationale. Pour y arriver, l'écrivain au nom de son engagement, devra avoir indubitablement le don de soi, c'est-à-dire la magnanimité. Il a l'immense charge de se sacrifier pour ses semblables quelle que soit leur origine. Dans les actes, l'écrivain est sensé avoir la culture de sacerdoce. Chaque fois qu'une partie de l'humanité se retrouverait en difficulté, il a l'exigence morale de se sentir concerné. De ce fait, se rendre immédiatement disponible pour celle-ci et prendre sa défense doit constituer pour lui un devoir qu'il accomplira sans attendre une quelconque récompense.

Pour ne pas être quelquefois berné par le pouvoir en place, l'écrivain engagé gagnerait beaucoup dès qu'il dégagerait une sorte d'incrédulité à l'égard de son vis-à-vis, son protagoniste. Pour raison de malhonnêteté de la part du camp adverse, il faudrait qu'il maintienne la pression jusqu'à la satisfaction totale des

revendications dont il est porteur dans la lutte qu'il a engagée volontairement compte tenu de la souffrance de ses contemporains.

Malheureusement, de nos jours, cette mission originelle que Jean-Paul Sartre a assignée à l'ensemble des écrivains paraît de plus en plus désacralisée par des hommes de plume car la littérature alimentaire gagne incroyablement du terrain. Pour la plupart, les écrivains d'aujourd'hui écrivent leurs œuvres ne serait-ce que pour se faire de sous et non pour promouvoir les droits de la personne humaine. Aussi, l'influence du mécénat porte un coup dur à l'opiniâtreté de l'écrivain. A vrai dire, beaucoup flagornent pour sauvegarder les privilèges que leur offre le mécène. A cela s'ajoutent les problèmes de désintéressement à la lecture des œuvres de l'écrivain engagé et les difficultés liées aux barrières linguistiques de même que la rareté de certains ouvrages contenant pourtant d'admirables théories. Toutes choses mettant en péril l'idéologie de l'écrivain fût-il engagé.

Donc pour couper court et pallier ces difficultés qui font entorse à l'engagement de l'écrivain, il faudrait qu'il garde l'espoir en travaillant péremptoirement à la suppression des inégalités sociales et surtout exercer un autre métier pour assurer son indépendance financière, seule condition de se libérer du joug du mécène et de ses exigences aussi dictatoriales que déshumanisantes.

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

1-Ouvrages principaux

-SARTRE, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature ?*, Paris, Gallimard, 1948, 384p

- SARTRE, Jean-Paul, *L'existentialisme est un humanisme*, Paris, Gallimard, 1996, 120p..

2-Autres ouvrages de Jean-Paul Sartre cités

- SARTRE, Jean-Paul, *La nausée*, Paris, Gallimard, 1938, 249p.

- SARTRE, Jean-Paul, *L'être et le néant*, Paris, Gallimard, 1943, 722p.

- SARTRE, Jean-Paul, *Les mots*, Paris, Gallimard, 1964, 224p.

3- Dictionnaires

- DUROZOI, Gérard et ROUSSEL, André, *Dictionnaire de philosophie*, Paris, Nathan, 2009, 384p ;

- ESCARPIT, Robert, *Sociologie de la littérature*, Paris, Presses Universitaires de France, 1973, 128p.

- HANSEN-LOVE, Laurence, *La Philosophie de A à Z*, Claire Dupuis, paris, 2011, 480p ;

- LALANDE, André, *Vocabulaire Technique et Critique de la philosophie*, Paris, Presses Universitaires de France, 1926, 1323p ;

- RUSS, Jacqueline, Dictionnaire de philosophie, Larousse Bordas, Paris, 1996, 383p.

- Dictionnaire Larousse en ligne, in *www.Laroussse.fr;*
- FOCUS Littérature ;
- htts://histoirelivre.hypotheses.org ;
- https://www.cairn.info

4-Ouvrages complémentaires

-AGRIPPA AUBIGNE (d'), Théodore, *Les tragiques*, Paris, Gallimard, 1995, p568.

-ANOUILH, Jean, *Antigone*, Paris, La Table Ronde, 2008, p128.

-DAENINCKX, Didier, *Cannibale*, Paris, Gallimard, 1999, p120.

-DIOP, David, *Coups de pilon*, Paris, Présence Africaine, 2000, p88.

-HOUELLEBECQ, Michel, *Soumission*, Paris, Flammarion, 2015, p300.

-HUGO, Victor, *Les châtiments*, Paris, Poche, 1973, p479.

-HUGO, Victor, *Ruy blas*, Paris, H. Delloye, 1838, p160.

-HUGO, Victor, *Les contemplations*, Paris, Hachette, 1856, p496.

-HUGO, Victor, *Les misérables*, Paris, Albert Lacroix et Cie, 1862, p2598.

-INESCO, Eugène, *Rhinocéros*, Paris, Gallimard, 1972, p246.

- KANT, Emmanuel, Critique de la raison pure, PUF, Presses Universitaires de France, 1944, p 584.

-ORWELL, George, 1984, Paris, Gallimard, 2015, p438.

-SANSAL, Boualem, *2084 : la fin du monde*, Paris, Gallimard, 2015, p288.

-VOLTAIRE, *Candide ou l'optimisme*, Paris, Hachette, 2016, p192.

- ZOLA, Emile, *Germinal*, Paris, Poche, 2000, p605.

Table des matières

Dédicace 1

Remerciements 2

Sommaire 3

Résumé 4

Abstract : 4

INTRODUCTION 5

CHAPITRE I:LES FONDEMENTS DE L'ENGAGEMENT DE L'ECRIVAIN SELON JEAN-PAUL SARTRE 8

1.1- La perception de l'engagement de l'écrivain dans la philosophie de Jean-Paul Sartre 9

1-2-La mission de l'écrivain engagé 11

1.3- La magnanimité 19

1.4- La responsabilité 21

1-5- L'incrédulité 23

CHAPITRE II:DIFFICULTES ET APPROCHE DE SOLUTIONS 26

2-1-L'influence du mécénat sur l'écrivain 27

2.2- Le désamour pour la lecture 30

2-3-L'impact des barrières linguistiques sur l'appropriation des idéologies des écrivains 32

2-4-La rareté des ouvrages de l'écrivain 34

2-5-Le désespoir chez l'écrivain 36

CONCLUSION 44

REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES 47

Table des matières 49